

**Discours de Benoît PAYAN, Maire de Marseille,**  
**à l'occasion de la cérémonie d'illumination du Palais du Pharo**  
**pour commémorer le génocide arménien**

Jeudi 21 avril 2022

Madame la Ministre, chère Marie-Arlette Carlotti,  
Mesdames, Messieurs les élus, chère Lisette Narducci,  
Monsieur le consul Samvel Lalayan,  
Madame, Messieurs les co-présidents du Conseil de Coordination des Organisations Arméniennes de France,  
Madame Aurore Bruna,  
Monsieur Julien Harounyan,  
Monsieur Azad Balalas,  
Mesdames, Messieurs les Présidents et représentants d'associations,  
Mesdames, Messieurs,

L'Histoire en tragédie se répète et le triste défilé des guerres ne s'arrête jamais.

Le passé, dans ses drames, dans ses tourments n'est jamais tout à fait derrière nous.

Aujourd'hui, en France et dans le Monde, nous rappelons vivement à notre mémoire le souvenir de ces millions de femmes et d'hommes, fautifs d'être enfants d'Arménie, massacrés par la folie guerrière des nationalistes turcs.

Dans la nuit du 24 au 25 avril 1915, profitant du drame de la Première Guerre Mondiale, des centaines d'intellectuels seront massacrés au cœur même de Constantinople, la ville-lumière qui faisait de l'Empire Ottoman une puissance philosophique et économique à nulle autre pareille.

Le 24 avril 1915, et les jours qui ont suivi, ce seront les enfants lumineux, les éclaireurs d'un monde alors en proie au conflit mondial le plus violent de son temps, qui seront assassinés au nom d'une idéologie morbide.

Cette date tragique que nous commémorons aujourd'hui fût le début d'un génocide que notre pays a mis trop de temps à reconnaître, un génocide qui porte en lui le poison funeste du nationalisme et de la haine de l'autre.

Un million cinq cent mille femmes et hommes sont morts, entre 1915 et 1916, pour l'unique et terrible raison qu'ils n'étaient pas nés au bon endroit, qu'ils n'avaient pas la bonne religion, la bonne langue ou la bonne culture.

Ils sont morts coupables d'être ce qu'ils étaient.

Ils sont morts dans l'insupportable indifférence des Etats d'Occident, et ce malgré les alertes multiples et répétés des défenseurs de la paix.

Déjà en 1895, alors qu'Abdülhamid II, le « sultan rouge » de l'Empire Ottoman massacrait des Arméniens sur ses terres, Anatole France et Jean Jaurès sonnaient l'alarme devant les députés de la IIIème République.

Le silence de la France d'alors est inexcusable.

Le nationalisme, le racisme et la haine, sont ces tâches de sang sur la toile blanche de l'humanité, celles qui gâchent et salissent les plus grandes œuvres et les plus grandes réussites qui font l'héritage commun du monde des Hommes.

Le nationalisme, c'est la guerre.

Et à Marseille, plus encore qu'ailleurs, nous connaissons l'horreur de la guerre et de la haine.

Marseille, par son Histoire, par sa tradition et par son identité, a toujours été la modeste oasis, le refuge éternel des rescapés des tourments du Monde.

Notre Mer est la mer des migrations et des Empires, celle des conquêtes et des exodes.

Elle est celle qu'ont empruntée les héros de la Marine Française, en septembre 1915, pour aller sauver 8000 Arméniens des dirigeants nationalistes.

C'est de cette mer qu'ont débarqué il y a cent ans à Marseille, sur les quais de la Joliette, des centaines, des milliers d'Arméniens rendus apatrides par les nationalistes génocidaires.

C'était il y a un siècle exactement, en 1922.

Sans ces Arméniens, Marseille ne serait pas Marseille, la France ne serait pas la France.

Il faut le dire avec responsabilité : le Maire d'alors n'a pas été à la hauteur de l'Histoire de Marseille. Terre d'asile et d'accueil depuis sa fondation, terre de partage et de fraternité, les conditions réservées aux arrivants arméniens ont été alors d'une indignité absolue.

Parqués dans des camps, relégués dans des quartiers du Nord de Marseille, ils ont été tuiliers, commerçants, ouvriers, coiffeurs ou cordonniers.

Voilà l'histoire de notre ville, celle de la France et du monde : une histoire de peuples qui se mélangent, de langues qui s'épousent, d'accents qui naissent.

Alors bien sûr, les hommages semblent toujours dérisoires.

La reconnaissance du génocide par la France, le 30 janvier 2001, peut paraître anecdotique au regard de la douleur qui marque toujours le peuple arménien.

Pourtant les hommages sont des promesses. Des promesses de ne jamais oublier.

De faire acte de mémoire, chaque année et chaque jour, car les leçons d'hier sont nos actions d'aujourd'hui.

Les hommages sont des promesses, oui, et notre mémoire est un barrage.

Ce soir nous illuminons le Pharo, en souvenir de ces 1,5 million Arméniens qui ont été torturés, déportés, enfermés, et finalement tués par la folie guerrière des dirigeants racistes.

Cette lumière pour rendre hommage, c'est la lumière de Missak Manouchian, qui, d'abord réfugié au Liban, a choisi la France pour y trouver l'asile.

Il l'a aimée, il l'a chérie, il l'a écrite et il l'a défendue ; il fut un grand Arménien, il fut assurément un grand Français.

La jeunesse arménienne de Marseille nous a offert un magnifique cadeau en dressant son buste face à la Méditerranée qui le vit arriver en 1925.

Mais la lumière de ce soir, c'est aussi la lumière de tous ceux qui n'ont pas pu atteindre nos rivages. Celle des écrivains, musiciens, intellectuels, suppliciés après la rafle de Constantinople. Haroutunian, Tgladintsi, Krikor Zohrab : ceux qui pensent haut sont toujours les premières cibles de ceux qui ne gouvernent que par l'obscurité.

C'est, évidemment, la lumière de ces millions de femmes et d'hommes dont l'Histoire ne retiendra pas les noms.

Celle de ces millions de femmes et d'hommes qui n'auront pas de stèle ou de statue à leur effigie.

Leurs noms ne seront pas gravés dans le marbre de l'éternité, leur visage ne sera pas frappé sur nos médailles et nos pièces, leur regard ne brillera jamais sur nos statues ou sur les plaques de nos rues.

Ces millions de femmes et d'hommes, nous ne les oublions pas, et c'est à chacun d'entre eux que nous rendons hommage ce soir.

Ils ne sont pas morts pour ce qu'ils ont fait, ni pour ce qu'ils ont dit.

Ils ne sont pas morts pour une cause ou par engagement.

Ils ne sont pas morts au combat, ni de vieillesse ni de maladie.

Ils sont morts parce qu'ils étaient Arméniens, tués par le nationalisme.

Marseille ne les oublie pas.

Les hommages sont des promesses, je vous l'ai dit tout à l'heure.

Faisons aujourd'hui la promesse de ne jamais laisser s'installer à nouveau la bête féroce du nationalisme.

Je vous remercie.